

JOSÉ CABANIS

Petit entracte à la guerre

journal
1940-1943

nrf

GALLIMARD

*Écrivez, ma fille, cela est nécessaire pour
passer la vie. Ne cherchez pas plus loin.*

Sainte Thérèse d'Avila

1940

5 novembre

Pétain est arrivé par le train de neuf heures et demie. Devant la gare, beaucoup de monde. On a joué *la Marseillaise* et il est monté en voiture. On a bien applaudi, et crié : « Vive Pétain ! » Il a été déposer une gerbe au Monument aux Morts, de là, à la Préfecture. Devant le portail, la foule l'a appelé : il est sorti et a fait le tour de la place, toujours acclamé. Je l'ai revu à huit heures moins le quart : il passait pour aller dîner au Capitole. Après le dîner, je suis allé place du Capitole. On a chanté plusieurs fois *la Marseillaise*, et appelé Pétain au balcon. Il est venu, acclamé avec enthousiasme. Il a pris un drapeau et l'a montré en saluant. Il est revenu à la Préfecture, où il a couché.

6 novembre

Pétain a été à neuf heures ce matin au Monument aux Morts, où a eu lieu une prise d'armes. La foule

était énorme. Je n'ai donc pu voir que l'auto du Maréchal, à l'aller et au retour. Pétain est parti pour Montauban.

10 novembre

Les Anglais avaient bombardé Libreville : on annonce que les troupes du général de Gaulle ont débarqué au Gabon. Par une dépêche lue ce soir à la T.S.F., et qui parle des *hommes de Brazzaville*, nous apprenons que Brazzaville est aux mains de de Gaulle.

15 novembre

Il n'est question dans les journaux, et à la radio française, que de la *collaboration* de la France et de l'Allemagne, dans une Europe « juste et pacifiée ». Les premiers effets de cette *collaboration* se font sentir. Communiqué publié hier à Vichy, et aujourd'hui dans la presse : « L'autorité allemande en Lorraine vient d'inviter les Lorrains de langue française à opter entre leur transfert en Pologne ou leur départ pour la France non occupée. Nos compatriotes ont choisi la France. Depuis le 11 novembre 1940, leur expulsion a lieu au rythme de cinq à sept trains par jour. Il leur a été dit certainement par des personnes sans mandat que cette mesure était conforme à un accord intervenu entre le gouvernement français et le gouvernement du Reich. Le gouvernement français oppose le démenti le plus formel... » *Collaboration !*

17 novembre

Les bombardements sur l'Angleterre et l'Allemagne ne cessent pas depuis le mois d'août. Il y a deux jours, la ville industrielle de Coventry a subi un bombardement effroyable. Le gouvernement anglais avoue un millier de morts.

19 novembre

Il y a quelque temps, à Paris, manifestations d'étudiants en faveur de de Gaulle. Toutes les écoles et facultés ont été fermées, pour deux ou trois mois, je ne sais. Il paraît que les étudiants se sont promenés avec un écriteau où il y avait écrit : VIVE, escorté par deux des leurs portant deux bâtons (deux gaules). Il y aurait eu des bagarres. Je ne sais pas cela par un témoin oculaire.

22 novembre

Les Italiens attrapent une bonne pile en Grèce. J'en suis enchanté. Ils sont obligés de reconnaître le recul de leurs troupes et les pertes qu'ils ont subies.

24 novembre

Passant à midi moins vingt rue Philippe-Féral, j'ai vu Véronique qui sortait de la messe. Je l'ai saluée sans la regarder. Triste.

25 novembre

Les Anglais ont bombardé Marseille, dans la nuit de samedi à dimanche. Des morts. En Grèce, les Italiens continuent leurs *replis stratégiques*. Nous avons connu ça en juin.

1^{er} décembre

Journée tranquille, au coin du feu. Une certaine quiétude, en dépit du vieux chagrin.

27 décembre

Le samedi 14 décembre, un message de Pétain annonçait sans commentaires que Laval quittait le gouvernement, et que Flandin le remplaçait aux Affaires étrangères. Nombreuses hypothèses : Laval a trahi ; il voulait rétablir les Bonaparte ; il a voulu renverser Pétain ; il a préparé une paix séparée entre l'Angleterre et l'Italie ; etc. D'autre part, à la suite des reculs des Italiens en Grèce et en Egypte, on parle d'une prochaine révolution en Italie, de l'assassinat de Ciano, etc.

Le mardi 17 décembre, un communiqué : « Le maréchal Pétain a reçu M. Pierre Laval avec qui il s'est entretenu de la situation générale. » Abetz est à Vichy. Le bruit court maintenant que les Allemands avaient demandé à Laval le passage sur le territoire français des troupes allemandes, qui iraient en Italie, et que

Laval avait accepté sans en parler à Pétain. Laval aurait voulu séquestrer Pétain à Paris, à l'occasion du transfert des cendres du duc de Reichstadt, et se mettre à sa place. Après une conversation orageuse à Vichy, Laval aurait été placé en résidence surveillée. C'est à ce moment qu'Abetz, venant à Vichy, aurait exigé sa libération. Depuis le départ de Laval, on ne prononce plus le mot tant répété de *collaboration*.

Il semble que la situation soit tendue entre Berlin et Vichy. Laval serait retourné à Vichy. Les *groupes de protection*, c'est-à-dire la police politique créée il y a quelques mois (dont le local était à Toulouse dans un garage des allées Jean-Jaurès) ont été dissous. On m'a dit qu'Arnal, revenant de Vichy, a affirmé qu'il faut s'attendre dans quatre ou cinq jours à l'occupation totale de la France.

5 novembre – 27 décembre 1940 Décembre 1979

J'étais parti pour brûler ces pages de mon journal, quand le nom de Pétain m'a arrêté. Même les bruits qui couraient sont de l'Histoire, vrais ou faux. Je sais qu'un inconnu de 1789 ou de 1830 m'intéresserait, n'aurait-il pas quitté sa chambre et sa table, mais aux écoutes et aux aguets. C'est le romanesque qui a la vie courte. Un petit document bien sec est ce que nous pouvons laisser de mieux, je le pense quelquefois, un carnet de comptes ou de notes, sans littérature.

Quand on songe à tous les manuscrits qui ne seront pas publiés, mais qu'on vous envoie pour avoir au

moins un lecteur, à ces premiers romans qui ne seront pas suivis d'un second et dont les auteurs se souviendront toute leur vie, avec nostalgie, de ce début de carrière sans lendemain, et aussi à ces romanciers d'une saison dont les livres ont eu un vrai succès, une courte audience, aussitôt oubliés, irrémédiablement, bien qu'ils essayent parfois de dire, ou d'écrire : « Je ne suis pas mort », on serait tenté d'envier les autres.

Ils ont écrit dix ou vingt livres, on a parlé d'eux, volontiers on les nomme dans les journaux ou revues, ils ont reçu des prix littéraires, et des lettres les remerciant de ce qu'ils avaient écrit. A dix-huit ans, j'en aurais perdu la tête, quand j'écrivais ce journal, si j'avais pensé que cela pouvait m'arriver. Qu'en restera-t-il ? De tous les livres publiés voilà cent ans, combien survivent, et dans ceux qui voient le jour maintenant, combien survivront ? Un peut-être chaque année, ou deux, par miracle. Pour combien de temps ? Tout, absolument tout, disparaîtra un jour.

Si écrire est un jeu, un divertissement agréable, vous n'êtes pas volé : autant cela que jouer aux cartes. Si ce sont des plaisirs de vanité qu'on attend, on n'a pas tort. Je ne dis rien de la littérature commerciale, un métier comme un autre, aussi respectable, ni plus ni moins, que le mien. Mais ceux qui ont cru être nés pour écrire, pour qui vivre et écrire ne fut qu'un, qui ont été possédés par la certitude d'un secret à exprimer, à transmettre, qui ont connu le plaisir d'écrire, fugitif, mais surtout l'inquiétude quotidienne de ne

savoir pas débusquer le mot irremplaçable, ni découvrir le balancement ou la musique de la phrase qui seuls pouvaient témoigner de ce qu'ils auraient voulu suggérer, ceux qui auront tout misé là-dessus et à leur mort pour tout bagage quelques livres, à côté, rien, que peuvent-ils penser et comment jugent-ils leur vie, sachant qu'il faudrait un prodige pour qu'il en subsistât quelque chose, fût-ce leur nom, au bas d'une page, en note, dans un ouvrage d'érudition pour spécialistes. « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste », disait Pascal. Ici, ni sang ni drame, une éternelle absence, le néant.

A quoi devrait s'ajouter, si j'ose dire, un malaise particulier, un remords. On ne saurait approcher de la soixantaine, sans se rendre compte que l'histoire des hommes est celle, toujours recommencée, d'assassinats, d'exterminations, de tortures, de déportations, de jugements dérisoires mais honteux rendus par des juges à genoux, de crimes impunis ou glorifiés, d'innocents martyrisés, de mortelles intrigues et comédies. Si toujours il en fut ainsi, jadis on le savait mal, les nouvelles arrivaient tardivement, émoussées, ou pas du tout. Un peuple était massacré en Asie, un autre mourait de faim en Amérique, on l'ignorait. Les prisons et les bagnes, les palais et les caves où on achève les vaincus gardaient presque toujours leurs secrets, quand ils étaient connus, pieusement absous par les prêtres et les papes. Cet ordre du monde, affirmait-on, était voulu par Dieu : interdiction de se révolter. N'oublions pas Grégoire XVI, de sainte

mémoire, et comme il approuva les Russes d'avoir sabré les Polonais.

Chaque jour apporte son lot d'abominations, désormais, nous apprend dans le détail les forfaits des maîtres de la terre et ce qu'il en coûte aux peuples pour satisfaire l'ambition de quelques imposteurs, le pape lui-même proteste, on convient enfin que Dieu n'a pas voulu ça, on en sait trop, et cependant nous avons continué à écrire et à publier nos petites histoires, toutes personnelles, paisiblement.

Si au moins nous avons servi à quelque chose, sauvé quelqu'un, ou, à défaut de mieux, répété l'horreur que nous font éprouver ce monde et ses tyrans, et tous ces fanatiques qui tuent. Sans doute en avons-nous dit un mot, ça et là, mais sans insister. Nous aurions pu être la voix de ceux qui souffrent, des écrasés. Lamennais a mal fini : nous sommes plus prudents. Ce sont nos douleurs exquises qui nous ont retenus, nos joies intimes que nous avons eu à cœur de faire partager, d'approfondir, les unes et les autres savourées de livre en livre. Nos souvenirs d'enfance, nous n'en avons pas été avares, nos vacances heureuses de jadis, nos premiers émois, ou bien nos déconvenues, notre peur de vieillir et de la mort, combien de pages leur avons-nous consacrées ? Nous avons longuement pleuré notre mère, et même d'un chien que nous avons perdu nous avons fait un livre. Tout compte fait, c'est encore avec la fesse que nous avons été le plus généreux et le plus prolix, l'époque nous y conviait.

Il s'agissait d'une libération, on nous en avait persuadés, et nous y avons, selon nos forces, contribué. « Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit », annonçait Baudelaire. Nous avons donné à lire à nos femmes, à nos filles et à nos sœurs ce que leurs grand-mères n'imaginaient même pas, une littérature de bordel. Les interdits judéo-chrétiens, nous les avons secoués avec le reste, voilà donc le service que nous aurions rendu aux hommes, qui n'avaient pas les coudées franches jusque-là. Or ce n'est pas exact : chacun chez soi, on a toujours fait en France, dans ce domaine, ce qu'on voulait. Nous avons seulement enfoncé les portes ouvertes des mauvais lieux. Ce qu'elles dissimulaient mal, un peu grâce à nous est devenu public, et cette publicité, pour d'autres que nous sans doute, a été payante : films, revues, spectacles, boutiques spécialisées, annonces, intermédiaires et centres de rendez-vous, des commerçants futés ont pris leur argent aux niais en leur disant : « Voyez comme vous êtes libres. C'est la nouvelle société. » A notre modeste place, nous avons préparé cette chienlit, nous avons donné une apparente touche littéraire à ces nouveaux moyens, si faciles, de faire de l'argent avec ça. Pendant ce temps, des millions d'êtres connaissaient la véritable oppression, la misère, la peur et la faim. Si nous sommes incapables d'y pouvoir rien, ne serait-il pas temps de se taire ?

La Grâce d'écrire, c'est le titre d'un livre de Marcel Arland, qui a écrit aussi : *La Musique des Anges*. Que la

grâce d'écrire nous ait été donnée, qu'en avons-nous fait ? Je viens de lire dans une lettre de Maritain à Julien Green : « Votre Ange gardien a écrit ce livre avec vous. » Cela pouvait arriver, avant notre génération qui a congédié les anges gardiens, mais relisons nos propres livres. Chaque semaine, si j'en crois des placards publicitaires qui devraient écœurer, on publie vingt chefs-d'œuvre. Où est *La Chartreuse de Parme* de notre génération, *Le Lys dans la vallée*, où sont *Les Illusions perdues*, et je ne parle pas de Proust.

Comme tout le monde, j'aurai donc remis la copie d'un élève sans avenir, d'autant moins excusable, semble-t-il, qu'il était lucide : personne n'est absolument sans qualité et celle-là m'est venue assez vite, par la force des choses.

Ce qu'on tient pour la vie littéraire, ou le monde de la littérature, est réconfortant. C'est un petit univers où chacun se connaît, se rencontre, se congratule ou s'égratigne, s'envie ou se fait la courte échelle, il y a des disparitions remarquées et d'éclatants retours : on existe, en tout cas, on ne peut en douter, et comment imaginer que de tout ce mouvement, ambitions entrecroisées, querelles, accommodements, livres à succès, prix littéraires, tirages parfois miraculeux, il ne restera même pas le bruit d'un soupir. Ce qu'on écrit n'est pas rien, puisqu'on en parle, et on est même abordé dans la rue par des gens qui vous disent : « C'est bien vous... » Quand on passe à la télévision, ils sont plusieurs millions à vous voir et vous entendre, ce qui fait oublier avec quelle rapidité, précisément, *on passe*.

JOSÉ CABANIS

Petit entracte à la guerre
Journal 1940-1943

Un *journal* tente de saisir une vie au passage : est-ce bien la peine? Ce n'est jamais qu'une vie parmi d'autres, innombrables. On se dit parfois que c'est pourtant ce qu'on pourrait laisser de mieux : un document, où certains se reconnaîtront et se retrouveront. Parlant de soi, on parle de tout le monde et pour bien d'autres, qui vous sauront gré de l'avoir fait. Peut-être leur communiquera-t-on ce qui a surnagé, survécu, après tant de naufrages, et nous a permis de vivre, un secret? On se persuade ainsi qu'écrivant un *journal*, on n'a pas fait œuvre inutile. Cela, quand on est en veine de morale.

À d'autres moments, il semble étrange d'avoir connu des états si divers, tant d'expériences qui vous ont désespéré ou comblé de joie, en un temps si court, et cependant si riche qu'il ne mérite pas un complet oubli. On se dit alors : quand tout s'efface, peut-être aurai-je laissé la trace de mes pas.

J. C.

nrf

